

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 32

Artikel: La pluie et le beau temps
Autor: Duplan, J.-L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217391>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1922 pour

2 fr. 50

en s'adressant à l'administration
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

ENTRE NOUS, VOISINE

EST ce soir la fête du Premier Août, Voisine, les feux sont préparés et bientôt leur flamme claire donnera le signal du grand anniversaire. C'est ce soir la fête du Pays!

Comme nous nous sentons tout à coup près de lui! façonnés de sa terre brune et odorante, nourris de son air libre, un peu durcis comme ses montagnes. La nuit sereine et lumineuse de ce soir est pareille à son esprit d'autrefois que déjà nous possédons plus exactement. Trop de vents contraires ont passé sur les idées anciennes qui peu à peu se sont effeuillées et les idées neuves le sont encore trop pour être devenues ce que les autres furent : nettes et claires. Mais une face du passé, malgré tant d'événements multiples et divers, est demeurée intacte... celle qui se mire et se reflète toujours dans le grand fleuve de l'Histoire... la face profonde où sont gravés — parfois en caractères couleur de sang — la loyauté, le courage et l'honnête conscience de ceux qui formèrent notre petite Patrie et mirent tous leurs soins à nous la transmettre libre et belle!

Voisine!... vous êtes sceptique... vous avez envie de me répondre que si les temps ont passé, ils ont aussi changé? Il se peut... dans l'apparence, dans les détails... mais le fond est solide... le fond qui, sous le vernis écaillé, montre sa solide pierre!

C'était hier le 1er Août et nous le célébrons ce soir, parce que, hier, un orage s'est abattu sur les joyeux préparatifs. Les cloches ont sonné au fracas du tonnerre. Mais il y avait d'autres jagots en réserve... le soleil a séché les verdure et les drapeaux... Voyez, le village pavoté est en toilette du dimanche. Ecoutez... ses voix vibrantes de la même émotion chantent la gloire du Pays comme jadis nos pères chantèrent...

Voisine... le fond est bon!

L'Effeuilleuse.



DAUTRAI EIN ON IADZO

QUIET l'étai tsesà ein sè reintorneint de la faire de Mádon. Avai-te quartettà à bin lo pi lài avai-te latsi? Diabe lo mot que j'ei sè. Cein que lè su lè que l'avai été essa-và à la coupita dâo dzenâo à tot fin et que l'avai bin cambeliounâ po rarrevâ à l'ottô. L'è la Piquietta que l'a faliu soigné et fère lo maïdzo po ne pas

que cein s'einvereme et que lài vigne de la fondze. Lo leindeman, dan, la Piquietta va à la vela et demande à on apotiquiéro oquie po guéri son hommo.

— A-te on gros perte? so demande l'apotiquiéro.

— On pucheint perte! qué repond la Piquietta, gros quemet onna pice de quatre franc treinta centimo!

* * *

Mouzet passâve son écoula militéro. L'étai lo premi coup qu'on lè laissive sailli fro dâi caserne. Adan Mouzet ein a profitâ po allâ bâire on verro vè onna cousena que vegnâ de pè Sottein et que tagnâi on cabaret pè onna tserrâire de la vela, à man gautse ein vegneint dâi caserne. Fasâi tsaud! assebin Mouset, lo premi affère que l'a fè s'è devetu et n'a rein gardâ que sè tsausse. Quand l'a z'u bu de clli bret que lài d'ant de la bière et que la Bibllia appelle la *ceroise*, mon Mouzet n'a jamais été fotu de sè rappèdzi su la rita tot lo fournimeint que lè militéro dussant betâ. La cousena l'a faliu veni à son séco.

— Vouâite-va mon tadié de Mouzet, que lài fâ, clli tatipotse que ne sâ pas pî s'applyé!

* * *

Pllioevsâi, plliovsâi adt. Jamé lè niolo n'avant tant peçi du lo deludzo. Lè messon sè pouvânt pas fère et lo pouro Dzegnoton ein étai tot moindro. Tota la dzorna chacosâi son baromètre po couhli lo fère montâ. Lo portâve ào pâilo d'amont, ào galatâ, rein lài fasâi. Mè montâve avoué, mè lo baromètre dècheindâi. Guegnive assebin lo temps su lè papâi. Son vesin Founet, que lo vâi lière et que clli temps eingrindzive assebin, vint vers li et lài fâ:

— Eh bin! Dzegnoton, que d'ant-te pè clli Lozena? E-te dau bio temps?

— Ouai! pas mè de bi temps qu'onna bâosa! Lè papâi d'ant oncora po dèman: temps *probable!* T'einlèvâi!

* * *

Foumatson étai marelhî dâo cemeti-ro d'onna coumouna de pè lo Gros-de-Vaud. Ie tagnâi à clli cemeti-ro quemet à sè get. L'è que lài rapportâve gros: cin fran pè fôusse et tot lo fein et lo recoo dâo cemeti-ro. Po pouâi bin sè, laissive quasu min de seindâ eintremi dâi fôusse. Lè bière sè totsivant, pouro z'amî, que l'arâi voliu lè z'eintètsi na pas lè betâ lè z'ene vè lè z'autre. Et quand lè que ion dâo velâdzo voliâve plliantâ on par de boquiet per dèssu onna fôusse, seimblîâve qu'on lài trèsiâ lè bouti avoué onna fortsetta, por cein que lài pouâve pas fère lè fein.

— L'è atant qu'on mè robe! que desâi.

Ne vaitcè-te pas qu'on dzor, la Municipalitâ l'a décidâ de fère ào cemeti-ro duve pucheinte tserrâire, ein crâi, po pouâi lài passâ avoué on tsé. L'è Foumatson qu'ein a z'u delâo. Peinsâ-vo vâi! Diéro de tsiron de fein cein lài fasâi dè moïn. Etâi-te Dieu permet! Mâ pouâve pas dere cein ào syndico. Stisse l'arâi tenu po racaud et peggnetta. Adan, po fère venégo, Foumatson fasâi étai de crère que lo cemeti-ro veni trâo petit avoué clliau tsemin. Ie desâi:

— Peinsâ-vo-vâi, syndico, no z'ein binstout rein qu'on cemeti-ro de dzenelliè. Lài a min de pllièce po lè moo. Avoué clliau duve crâjje que vo z'ai fè, lài a omète houitanta moo de fotu!

Marc à Louis, du Conteur.



LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

Ly a des gens qui se figurent que ce serait un progrès si un savant trouvait le moyen de régulariser les variations de l'atmosphère, et de faire à son gré la pluie et le beau temps... Je n'aime pas à dire du mal de mon prochain, mais pourtant il me semble que ces gens-là ne voient pas plus loin que le bout de leur nez et que ce qu'ils prennent pour un progrès serait un retour vers l'état sauvage. Supposons en effet que leur désir soit accompli, que des machines aient été construites, chez Escher Wyss ou ailleurs, pour former ou dissoudre les nuages, pour provoquer et calmer les vents; supposons que soient terminés les orages politiques, les révolutions et peut-être les guerres soulevées par la difficulté de se servir de ces machines de façon à contenter tout le monde, supposons qu'il fasse beau à jour fixe, des torrents d'eau à la date indiquée, et qu'on puisse à coup sûr sulfater les vignes et semer les raves... Supposons tout cela... Mais alors, de quoi parlerons-nous? et comment entrerons-nous en conversation avec nos semblables, puisque nous sommes ainsi faits que nous ne pouvons pas entrer tout de go dans notre sujet, et qu'il nous faut des préliminaires?

Les hommes ont si rarement l'occasion de se trouver d'accord. Qu'on parle des traitements des fonctionnaires, des bolchévistes, des Grecs, des Turcs, qu'on parle de la betterave à sucre ou des phosphates Thomas, des vaches de Schwytz ou de celles du Pays d'Enhaut, il a toujours divergence d'opinions, discussions, désaccord, et des flots d'encre sur du pauvre papier blanc... Mais qu'on dise: Quel vilain temps, quand il pleut depuis trois semaines, ou: Quel beau temps? quand le soleil règne dans le ciel d'azur, alors, on ne se heurte à aucune contradiction, on n'a pas besoin de chercher des arguments pour soutenir sa thèse... C'est un vrai repos... C'est pour cela que la plupart des gens, avant de commencer un entretien offrant des aspérités, cherchent à lénifier leur esprit en parlant de la pluie et du beau temps.

Voyez par exemple deux hommes en train de négocier une vache... Est-ce que l'acheteur, en arrivant se met à critiquer l'animal et à en offrir le tiers de sa valeur? Pas du tout. Il tend la main au vendeur, le salue amicalement:

— Quel beau temps, hein, fameux pour la vigne.

— Ah oui! en règle, mais il faudrait bien une averse de temps en temps pour faire venir le regain.

— Pour ça, oui, et ça ne ferait point de mal aux pommes de terres.

— En tous cas, vous avez raison.

Et il est facile de comprendre que, sans ces pré-

cautions, il serait beaucoup plus difficile de vendre ou d'acheter une vache, que l'industrie laitière s'en trouverait mal, que les socialistes feraient du tapage, et qu'à tout bout de champ on risquerait la grande révolution... Voyez encore un pasteur qui s'installe et fait visite à ses nouveaux paroissiens. Si d'emblée il leur parle des petits nègres et de l'école du dimanche, il sera mal vu. On dira que c'est un homme qui n'a point de savoir vivre et les gens aimeront mieux se faire salués que d'aller l'entendre... Mais qu'il commence sagement par annoncer que le temps est beau et que c'est bien agréable, mais que, quoi qu'il n'y entende rien, il a l'impression qu'un peu de pluie serait bonne pour les pommes de terre, alors tout le monde jugera qu'il est un homme plein de bon sens et d'une grande intelligence, on se félicitera de l'avoir choisi, et on trouvera ses sermons admirables.

Peu de personnes seront surprises si je dis qu'il se fait beaucoup de mauvais mariages. Je n'hésite pas à ajouter que ce sont les mariages d'intérêt, arrangés par les parents, et que les bons, les mariages d'amour, sont presque tous issus d'une conversation commencée sous les auspices de la pluie ou du beau temps... Il y a quelques années, un jeune homme prenait chaque jour le train pour aller en ville, où était son travail, et une jeune fille prenait ce même train dans le même but. Ils se regardaient souvent du coin de l'œil, et chacun plaisait beaucoup à l'autre, mais, ne se connaissant ni d'Eve ni d'Adam, ils ne savaient comment s'aborder... Un jour d'avril qu'il faisait de continues averses de grésil et de neige fondue, le jeune homme entra dans la salle d'attente en secouant son manteau. Il rencontra le regard de la jeune fille :

— Quel vilain temps ! mademoiselle ! fit-il.

Elle ne put qu'approuver, ils se mirent à causer, montèrent dans le même wagon, et firent de même les jours suivants. Ils s'aperçurent qu'ils se convenaient, et se marièrent l'année suivante. A présent, ils sont heureux et ils ont beaucoup d'enfants... Par ce temps de dépopulation, n'est-ce pas bien heureux ?...

Tout le monde sait l'histoire de ce pauvre garçon qui, s'étant creusé la cervelle pour trouver quelque chose à dire à sa danseuse, finit par lui demander :

— Mademoiselle, aimez-vous le fromage ?

Eh bien, sans la précieuse ressource de la pluie et du beau temps, il y aurait quantité de garçons ainsi embarrassés devant leur danseuse, les bals deviendraient quelque chose de tellement ennuyeux que les jeunes filles n'y voudraient plus aller, en conséquence elles ne trouveraient plus de maris, et le pays se peuplerait de vieux garçons et de vieilles filles... Eh ! quelle horreur !

Et quand les gens, en passant, ou bien aux mises, aux foires, au marché, ne pourront plus échanger un mot sur le temps, qu'arrivera-t-il ?... Ils cesseront de se parler, se regarderont de travers, se méfieront les uns des autres et il n'en résultera rien de bon pour la société entière... S'il y a, parmi les lecteurs de ce journal, un grand savant en train d'inventer la machine à faire la pluie et le beau temps, je le conjure, par amour pour l'humanité, de renoncer à son projet, malgré la gloire qu'il lui apporterait. Et qu'il nous laisse en paix conjecturer, tapoter le baromètre, et dire : « Quel beau temps ! » quand le ciel est d'azur, et : « Quel vilain temps ! » quand l'eau tombe à fil, et qu'on ne mettrait pas un chien à la rue. Non, qu'on ne nous prive pas d'un plaisir si légitime et si peu coûteux. J.-L. Duplan.

Pierrot (3 ans) est en séjour chez sa grand-maman. Le soir, avant de se mettre au lit, il regarde par la fenêtre et voit la lune. Puis il regre par l'autre fenêtre et voit de nouveau la lune.

— Ah ! fait-il, ravi, ici, il y a deux lunes ! chez mon papa, il n'y en a rien qu'une.

Le caporal à un soldat :

— Non, mais ce que vous êtes bête !... Sont-ils tous aussi bêtes que ça, chez vous ?

Le soldat, exclamatif :

— Oh ! encore bien plus !... Il y a mon frère qui est caporal !

L'ORIGINE DE „TUE LE VER ?“

Quand on rentre dans un café et que l'on entend l'expression : « tue le ver », nul n'en suppose l'origine.

L'origine en est aussi ancienne qu'amusante.

« Audict an 1519, en juillet, mourut subitement Mademoiselle, femme de M. de la Pernade, l'un des maîtres des requestes du Roy. Dont elle fut ouverte, il luy fut trouvé un ver en vie sur le cœur, qui luy avait percé le cœur. Et lors, fut mis sur le cœur du médrigal antidote en usage à cette époque pour le faire mourir ; mais il n'en mourut point. Puis y fut mis du pain trempé en vin, dont incontinant le dict ver mourut. Porquoy il ensuyt qu'il est expédient de prendre du pain et du vin au matin, au moins en temps dangereux, de peur de prendre le ver. »

Et par dérivation nous continuons de tuer le « verre ».

L. M.

A l'école. — Quel est le pluriel de « enfant » ?

— Jumeaux ! monsieur, s'écrie une des fortes têtes de la classes.

Entre amis. — Ma femme est malade.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Je ne sais pas, elle pleure toute la journée.

— Mais alors elle a une pleurésie !



CANTIQUE HELVÉTIQUE

dédié aux carabiniers et chasseurs des 22 cantons.

Paroles de P. Corsat. Musique de L. Sabon.

I

*La trompette sonne le réveil,
Carabiniers, vite à vos armes,
Levez-vous, soldats, citoyens ;
Un Roi nous dit : soyez gendarmes ;
L'honneur, soyez républicains.
Repoussons l'ordre téméraire
Qui nous dit de nous avilir :
Mieux vaut succomber dans la guerre,
Que d'exister pour obéir.*

Chœur.

*De nos cités, de nos campagnes,
Soldats courons sur nos montagnes,
Où la patrie en armes nous attend
Pour nous sauver de l'infamie
Que le danger tous nous rallie,
S'il le faut, périssons noblement.*

II

*Voici le jour où la patrie
Aux ordres d'un fer agresseur
Loin de céder, se lève et crie :
Faut-il tomber sans défenseurs ?
Qu'un même danger nous rallie,
Qu'il ranime notre fierté ;
Et s'il faut la voir asservie
Tombons avec la Liberté. (bis).*

III

*Soyons dignes de nos ancêtres
Dieu seul doit nous voir à genoux ;
Comme eux nous combattons des maîtres,
C'est leur Dieu qui veille sur nous.
A l'avilissant esclavage,
Préférons un noble trépas,
Et que son funeste présage,
Nous emporte seul aux combats.*

IV

*Chasseurs ! servez-nous de modèles !
Chargez votre arme au coup mortel.
Qu'à l'étranger elle rappelle
La flèche de Guillaume Tell !!
Et s'il le faut sur la frontière
Des vaincus être tous vengeurs,
Laissons un vaste cimetière
Aux ennemis s'ils sont vainqueurs.*

Chœur.

Cette « cantate » fut composée en 1838, lors de l'affaire Louis-Napoléon.

HISTOIRE A DORMIR DEBOUT

BILION est un brave homme que le pasteur Bilion, malheureusement, c'est le plus distrait des humains.

Il lui est arrivé dernièrement la drôle aventure que voici : Ce digne ministre devait s'entendre avec ses conseillers de paroisse pour organiser la collecte des incurables. Afin d'être sûr de trouver son monde à la maison, il profita d'un après-midi gris et pluvieux pour aller trouver ses conseillers. Il arriva d'abord chez M. Félix, l'assesseur, et laissa son parapluie dans le corridor. En s'en allant, il se trompa et prit le parapluie de M. Félix au lieu du sien.

Puis le pasteur alla chez un second conseiller, M. Béboux, où il ne s'attarda pas, mais en partant il laissa le parapluie qu'il avait échangé chez M. Félix et emporta celui de M. Béboux.

S'il eût été moins distrait, le pasteur Bilion n'aurait pas, en quittant un troisième conseiller, M. Rouge, emporté le riflard de celui-ci en lui abandonnant celui de M. Béboux, lequel se trouvait comme on sait, propriétaire du robinson de M. Félix, lequel, vous ne l'ignorez point, détenait le parapluie de M. Bilion.

— Mais, mon ami, ce n'est pas là ton parapluie, dit à son mari madame Bilion quand celui-ci revient à la cure, sa tournée terminée.

— Tu crois chère amie ? Ça se peut bien, j'aurais échangé le mien chez un paroissien.

— Mais chéri, que tu es distrait !... te souviens-tu au moins chez qui tu as fait l'échange ?

— Ma foi je n'en sais rien. Voyons, je suis allé chez M. Béboux, chez M. Rouge et chez M. Félix, mais j'ignore chez lequel de ces messieurs j'ai fait le changement.

— Il faut, dit madame la ministre, envoyer la domestique échanger ce parapluie, le tien était en soie et tout neuf, tu l'avais acheté pour aller au dernier Synode, ce serait bien dommage qu'il fût perdu.

Et la servante, portant le meuble échangé, s'en fut chez un de nos trois conseillers, au hasard de ses pas qui la conduisirent au logis de M. Béboux.

— Vous n'avez des fois pas, par hasard, le parapluie de Monsieur, dit la servante à madame Béboux.

— Je ne sais pas, est-ce celui-ci ?

La brave servante ne reconnut pas le parapluie de son maître dans le riflard qui lui fut présenté. Ce qui n'est pas étonnant puisque c'était celui de M. Félix.

Elle alla chez M. Félix et y retrouva le parapluie de M. Bilion, mais M. Félix ne reconnut pas le sien dans celui que la domestique tenait puisque c'était celui de M. Rouge.

Emportant les parapluies, la servante retourna chez M. Béboux.

— Est-ce celui-là ? dit-elle en montrant le rengenschirm de M. Rouge.

— Non, fit M. Béboux, qui possédait toujours le parapluie Félix.

Nouvelle course de la servante chez M. Rouge, lequel reconnut alors son riflard dans un de ceux qui lui furent présentés et rendit celui de M. Béboux.

La servante abandonna à M. Rouge son propre parapluie, qui rendit en échange celui de Béboux.

La servante laissa donc son parapluie à M. Rouge et retourna chez M. Félix qui ne reconnut pas son parapluie puisque c'était celui de M. Béboux, et il fallut que la pauvre fille, portant toujours les robinsons Bilion et Béboux, retournât chez ce der-